

## Des cailloux blancs de mémoire

*L'épopée faite de haïkus*, de Jean-François Bourgeault,  
*Contre-jour* n<sup>o</sup>1, 2003,157 p.

Patrick Cady

---

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18687ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cady, P. (2003). Des cailloux blancs de mémoire / *L'épopée faite de haïkus*, de Jean-François Bourgeault, *Contre-jour* n<sup>o</sup>1, 2003,157 p. *Spirale*, (193), 30–31.

# DES CAILLOUX BLANCS DE MÉMOIRE

L'ÉPOPÉE FAITE DE HAÏKUS de Jean-François Bourgeault  
*Contre-jour* n° 1, 2003, 157 p.

LES PROFS d'université, dont nous parle Marie Depussé dans *Qu'est-ce qu'on garde*, qui avaient décidé d'une rupture dans l'enseignement de la littérature, effaçant notamment son Histoire, avaient entre trente et quarante ans en 1970 quand je n'en avais encore qu'à peine plus de vingt; c'était la génération de mes frères et sœurs aînés, la même que celle de Jacques Brault. La même, sauf que la guerre d'Algérie a créé chez les Français de cette génération qui se sont trouvés engagés dans cette guerre pendant les deux ans de leur service militaire, une cassure, creusée toujours davantage par le silence sur ce dont ils avaient été les témoins impuissants ou les acteurs forcés, voire, pour certains, consentants. Cela a entraîné une perte de toute capacité de croire, surtout à l'Histoire toujours soupçonnée d'être porteuse d'une idée de progrès, d'évolution. J'ignore dans quelle mesure Brault fait figure d'exception dans sa génération ou s'il en est représentatif, quand il revendique un rapport à la littérature tel qu'il lui est nécessaire d'écarter de son chemin non seulement Freud, Lacan et Barthes, mais aussi Blanchot, précisément ceux dont la pensée fondait, pour Marie Depussé et ses amis, leur révolution de l'enseignement de la littérature.

Manifestement, personne n'a témoigné auprès de Jacques Brault de cette expérience quand, dans les années quatre-vingt, dans ses chroniques de la revue *Liberté*, il s'en prenait violemment à ceux qui se réfèrent à ces auteurs; dommage, car il aurait découvert comment on pouvait se servir de Freud, de Lacan, de Barthes et de Blanchot pour se révolter contre toute rhétorique fondée sur un placage conceptuel, précisément la lutte que Brault a toujours revendiquée comme étant la sienne.

Le rapport de Jacques Brault à la littérature me fait penser à une sorte de vœu de pauvreté conceptuelle, vœu dont Beckett serait la référence et le témoin. Peut-être saint Bernard de Clairvaux, grand ordonnateur des règles monastiques — auquel Jacques Brault a consacré récemment une anthologie, *L'expérience de Dieu avec Bernard de Clairvaux* avec une préface où il fait preuve de beaucoup d'empathie —, est-il l'autre témoin caché derrière Beckett. Saint Bernard, lui aussi, était opposé à un rationalisme contestataire, celui du scolastique Abélard. La table rase opérée par Jacques Brault est-elle plus

radicale que celle de ses contemporains parisiens ou s'agit-il d'un renversement : rejeter tout ce qui crée une rupture avec la tradition pour sauvegarder dans celle-ci ce qui lui permettrait un rapport de dépouillement à la littérature, dépouillement qui tiendrait à la fois de la revendication sociale et d'une tradition mystique chez celui qui a le souci de ne pas trahir ses origines?

## Les pères littéraires

Mes grands frères sont maintenant devenus les pères littéraires de ceux qui commencent à enseigner à leur tour, à écrire, à fonder des revues, comme ici, au Québec, *L'inconvénient* et *Contre-jour*. Dans le premier numéro de cette dernière, un texte m'a paru faire entendre les échos d'un malaise dans la transmission entre ces deux générations : « L'épopée faite de haïkus » de Jean-François Bourgeault. On y remarque d'abord la même présence d'un vocabulaire religieux et mystique que chez Brault dont Bourgeault est un lecteur attentif et passionné. Quand il veut définir le dimanche, cet auteur parle d'un « temps où la pensée à travers lui demeure crucifié à sa vacance ontologique ». Cette crucifixion ne tarde pas à faire venir une « résurrection » quand il évoque ce jour « où doit se faire entendre, sourde, à peine perceptible, une volonté de résurrection du monde, qui aurait lieu à même le vide qui nous est imposé ». Ce vide imposé, hérité, l'effraie comme « néant » et même « nuit obscure », vocabulaire de l'expérience mystique de la dérélition initiée par saint Jean de la Croix, où s'effondre toute foi assurée et à laquelle Jacques Brault lui-même se réfère dans plus d'un texte.

Une telle expérience ne semble pas étrangère à Jean-François Bourgeault quand il parle d'un « abandon qui, dit-il, risque de se retourner contre nous en nous imposant pour seul recours de veiller désormais perpétuellement à rendre possible une étrange résurrection du sens dans ce vide qui nous entoure ».

En conclusion, Jean-François Bourgeault fait profession de foi d'une attente de cette résurrection du sens : « [...] croyants sans véritables croyances, notre seul véritable secours sera d'écrire [...] sans relâche, dans une fidélité insondable à la possibilité de cette résurrection qui nous attend, nous attendra toujours au midi de notre long dimanche ». Étrange son de cloche que donne ce

« midi », heure à laquelle les paroissiens s'apprêtaient à un repas familial qui était le prolongement d'un rituel leur donnant l'assurance de l'hebdomadaire résurrection du sens.

On n'a jamais su où le petit Poucet avait trouvé ses cailloux blancs; ils devaient être rares, venir d'ailleurs, pour que l'enfant puisse les reconnaître inmanquablement parmi les autres cailloux. On dirait que l'auteur de l'article « L'épopée faite de haïkus » a semé des mots qu'il est allé prendre dans un ailleurs de la langue qu'il pratique.

D'autres cailloux tout aussi blancs de mémoire sont semés avec la dénonciation d'une « théologie du roman » chez Kundera, « qui cherche à se reclorre dans le temple de la prose et à évangéliser les principes qui soutiennent ce lieu de culte à l'inverse ». Ni le *Grand Robert*, ni le *Littré* n'ont pu me faire découvrir comment on pouvait évangéliser des principes; Jean-François Bourgeault fait preuve dans tout son texte d'une grande maîtrise d'écriture et cette impropriété fait signe, comme un lapsus, d'un hiatus dans la transmission reçue, telle que la Parole ne peut plus, pour lui, se transmettre à des êtres mais seulement à des principes, transmission elle-même devenue insensée.

## Récit et communauté

Les deux recours, les deux objets d'espérance, qu'il cherche à retrouver sont la communauté et le récit, deux éléments fondateurs et constituants de toute religion. Et ce n'est pas, comme on aurait pu s'y attendre dans un texte à l'enseigne de l'épopée et du haïku, la question du récit qu'il développe mais celle de la communauté. Il recroise toutefois la question du récit quand il se demande « comment raconter une communauté de la vie quotidienne qui ne va nulle part », évoquant aussi « de grandes communautés en marche vers elles-mêmes », et, au singulier, une « communauté sans terre », une « communauté de passants », « communauté des êtres qui se rassemblent autour de leur incapacité à se rapporter à la mort qui les attend ». Cette incapacité, l'auteur semble vouloir la revendiquer, voulant « cesser d'envisager la collectivité comme ensemble d'êtres qui se rapportent à ». Derrière cette revendication énigmatique et avec ce passage au singulier de la communauté se joue, me semble-t-il, l'identification à l'espèce

humaine. Quant à la « compassion » que suscite pour Jean-François Bourgeault cette incapacité, cette faiblesse, de quel blanc culturel faut-il avoir été marqué pour croire la découvrir dans le sourire du Bouddha?! Deux mille ans de compassion chrétienne continuent d'être à l'œuvre dans la littérature occidentale et dans notre rapport à toute littérature. Ce sourire du Bouddha est très proche de celui qu'on retrouve chez les anges de la statuaire chrétienne et il souligne un regard en surplomb, proche de la neutralité dont l'auteur dit avoir la nausée, une posture à l'opposé de celle de l'ange tenté par un destin humain.

La fin très belle de ce texte nous invite à « retrouver le regard de la neige lorsqu'elle va à l'encontre de la terre et nous met en intimité de la pauvreté qu'elle féconde, en nous intimant, ajoutait-il, de ressentir dans le fer rouillé d'une grille d'égout et dans une fleur flétrie par le froid la même blancheur d'en-dessus et d'en-dessous, et le même absolu dans l'ombre duquel on les aurait déposés ». Cet absolu, fécondant d'une richesse de vision la pauvreté dans le mélange du pur et de l'impur, n'est pas non plus sans Histoire dans notre culture. « Aussi bien ouvre les mains tant que tu voudras, ajoute encore Jean-François Bourgeault, paume tournée vers le ciel à l'abandon, tu ne les auras pas assez grandes pour arrêter la mort qui s'est mise en chemin, ni assez agiles pour saisir ce silence de cendre que l'on garde en soi jusqu'au bout de la nuit. » Dans cette image, qui m'évoque ce vers merveilleux de Gilles Cyr : « Flocons, vous avez mon appui », la gestuelle reprend celle du prêtre au moment de consacrer l'hostie dont la blancheur est censée manifester l'absolu dans tout son irréprésentable, présence fantomatique de l'hostie qu'on peut retrouver dans cette phrase de Suzanne Jacob : « ils ouvrent la bouche et la neige vient s'évanouir sur leur langue. » Dans une goutte d'eau, c'était peut-être déjà cette même présence que le maître du haïku faisait tenir entre le pouce et l'index à l'ouverture du texte de Jean-François Bourgeault, un maître dont l'existence fictive nous était discrètement signalée par des références fantaisistes d'édition. Avec en filigrane quelque chose de mosaïque dans cette révélation de la loi du haïku sur une montagne et dans le contenu même de cette loi en rapport avec l'interdit de représentation. Jouer à être le maître et l'ancêtre spirituel fait signe comme tout jeu, signe que quelque chose a manqué dans la transmission, même s'il est vrai aussi que le canular littéraire fait partie du caractère très borgésien de la littérature québécoise avec ses structures romanesques d'emboîtements, ses livres et ses écrivains fictifs, même s'il est vrai encore qu'un passage par la clandestinité est nécessaire à des lecteurs exigeants pour se risquer dans leur propre écriture.

### Accueillir ou s'appropriier l'étranger

On peut comprendre que, pour des universitaires tentant d'échapper à la reproduction du même que leur impose la logique institutionnelle, la

passion de l'autre présentant une différence culturelle irréductible emporte jusqu'à vouloir s'inscrire dans une filiation en déplaçant son écriture au lieu de cet autre — en l'occurrence poète japonais du XVII<sup>e</sup> siècle — adopté comme ancêtre littéraire. Mais si le lire peut être l'accueil de l'étranger, pratiquer le haïku, pour un occidental, est-ce dissociable d'un mouvement d'appropriation de l'altérité de l'autre? Un tel mouvement ne porte-t-il pas l'ombre du meurtre dans son effacement de la différence? Le meurtre de l'autre, Jacques Brault, dans *Mémoire*, nous en indique un, collectif et originel : « Nous avons tué l'Indien et nous avons tendu nos poignets à l'oppressé. C'est notre deuil. C'est notre souillure. » Son texte lie ce meurtre collectif et originel à la soumission du peuple meurtrier et à l'humiliation du père, celui que l'auteur présente comme le sien. Qu'il le précise peu instruit le rapproche de l'Indien dépossédé de sa culture orale en étant jugé comme celui qui ne possède pas l'écriture. Dépossession meurtrière qui va jusqu'à celle du nom, qui rend « notre histoire anonyme et désespérée comme la mort du père », écrit encore Jacques Brault. Marcuse s'est trompé en croyant que l'anonymat de notre vie sociale rendait caduque l'idée freudienne de la lutte entre père et fils comme conflit modèle. Qu'il soit celui des groupes d'alcooliques ou celui de l'emploi systématique du prénom sans le nom de famille, cet effacement collectif du nom est toujours la mise en acte, dans la parole, du meurtre de celui qui a transmis ce nom. Mais si l'écriture participe au départ de l'humiliation du père soumis à l'institution qui représente seule alors la culture écrite, l'Église, Jacques Brault la retourne dans un travail de mémoire pour redonner au père son nom : « J'ai mémoire de toi, père, et voici que je t'accorde ce nom comme un aveu. » Sous la plume de celui qui est alors déjà engagé dans la littérature médiévale, ce terme d'« aveu » est encore plus fort puisqu'il allie l'expression d'un sentiment de culpabilité à la reconnaissance d'un lien, l'aveu désignant au Moyen Âge le lien de fidélité du vassal à son seigneur.

On imagine notre médiéviste infiniment plus sensible aux lais de Marie de France qu'aux épopées des Chansons de geste, mais ce n'est pas en tant qu'élève du médiéviste que Jean-François Bourgeault reconnaît quelque chose de son propre enjeu dans l'ambition de Peter Handke d'écrire « une épopée faite de haïkus mais qu'on ne remarquerait nullement en tant qu'objets isolés, sans action, sans intrigue, sans drame et qui, pourtant, raconterait ».

Freud déclarait que les conditions d'existence d'une épopée n'existaient plus : « L'antique matériau a été exploité à fond et pour tous les éléments ultérieurs, la relation historique a pris la place de la tradition ». Pour lui, il n'y avait d'épopées que nourries de traditions orales, comme les écrits bibliques ou *l'Illiade* et *l'Odyssée*; en ce sens, toute épopée accomplit le

meurtre d'une culture orale figée dans l'écriture. Ce passage serait aussi celui d'une temporalité circulaire à cette conception linéaire du temps qu'on appelle l'Histoire. Avec les grands génocides du XX<sup>e</sup> siècle et l'effondrement des grands récits collectifs, l'idée que nous en sommes à la fin de l'Histoire fait partie du malaise actuel dans la transmission et c'est très justement que Jean-François Bourgeault s'interroge : « Après ce qu'on appelle communément (et sans doute facilement) "la fin de l'Histoire" dans laquelle s'intègre l'importation occidentale du haïku et à laquelle cette importation participe, quelle autre histoire peut aujourd'hui commencer? »

### Le malaise de la transmission

Renouer avec une narrativité va de pair pour Jean-François Bourgeault avec la recreation d'une éthique. « *L'épopée de la paix*, énonçait-il, profère de fait un double commandement (encore un rappel des tables de la loi?) : celui de ne pas abandonner l'humanité à la guerre, sans doute, mais de ne pas non plus la laisser se parcelliser dans une infinité de consciences désœuvrées, épuisées, livrées par procuration à leur seule hébétude de mourir ». Ce sera peut-être la tâche de plusieurs générations d'élaborer une pensée là où il y a eu déni et refoulement culturel pour que ce double commandement ne forme pas une double contrainte. C'est aussi dans cette recherche d'une nouvelle éthique qu'on peut trouver ce qui peut sortir la transmission de son malaise : un privilège accordé à l'expérience, dont Michel de Certeau a montré tout au long de son œuvre qu'il était toujours la condition d'une rupture dans la tradition, rupture inaugurée par le christianisme vis-à-vis du privilège judaïque accordé à la lettre. Même s'il a poussé peut-être un peu loin la paradoxalement d'une telle transmission, la soutenant du rejet de ceux qui ont créé avec Freud les plus grandes possibilités de rupture au nom de l'expérience, en maintenant un rapport privilégié de l'écriture à l'expérience, Jacques Brault a transmis à Jean-François Bourgeault la possibilité de rompre avec la tradition que l'institution universitaire ne cesse de générer en la donnant comme le réel, le vrai.

« Dans le haïku japonais, dit Roland Barthes, le code veut qu'il y ait toujours un mot qui renvoie au moment du jour et de l'année. » En clôturant son texte par la tombée de la première neige — avec laquelle, selon Réjean Ducharme, tout redevient premier —, Jean-François Bourgeault nous offre un objet métissé fait d'une épopée en tant que pensée travaillant à une réouverture de l'Histoire par l'écriture pour sa génération, mais dans l'esprit du haïku dans la mesure où il vise à contracter ce travail de pensée dans l'image.

PATRICK CADY